

MONTE CASSINO

par Anshel FREUND, Londres

(Episode de mes expériences de guerre)

Rappelez-vous, soldats, que nous avons contre nous une formation ennemie, qui est l'une des meilleures de la Wehrmacht – les parachutistes. Votre tâche est : de les détruire. Nous avons de bonnes et de nouvelles armes ! Battre les Allemands, se venger de Varsovie, de la Pologne, de la patrie – a convenu avec nous le capitaine de l'unité de chars du Corps Polonais, qui mène depuis plusieurs jours la grande bataille au pied du mont Monte Cassino, en Italie.

Nous nous sommes retrouvés sur la route Naples-Rome. À la mi-mai 1944, l'avancée du 2^{ème} Corps Polonais, dirigé par le Général Anders, est retardée par le mont Monte Cassino fortement fortifié – 519 mètres. De là, les Allemands régnaient sur toute la zone environnante et crachaient continuellement du feu. Les victimes y sont tombées par milliers. Les Allemands ont subi également de lourdes pertes.

... Nous sommes entrés dans les chars, avons allumé les moteurs et la machinerie lourde a avancé. Mais pas loin. Pendant ce temps, les gens ont dû se réfugier et se camoufler dans un village en ruine. J'ai attendu.

De la montagne, l'église à moitié incendiée nous regardait. Comme les dents rongées d'un squelette, qui se moque de vous : "Trois mille Anglais n'ont pas pu me prendre, les voilà tous couchés ici – voulez-vous me défier ?!"

Maintenant, c'est le silence partout. La plus haute montagne voisine de Monte Cassino – Monte Cairo – est cachée dans les nuages. Elle a l'air bien sans les fleurs de pavot rouge, dont toute la région est densément couverte. Mais la zone était couverte d'autre chose : des bunkers allemands, des tranchées, des trous de tir, des points d'observation, des champs minés. Ils régnaient ici, avaient le contrôle et le pouvoir sur une zone dans un rayon de 15 kilomètres. Malgré l'absence de mouvement dans la vallée ou en montée, un feu de forte intensité s'est rapidement déclenché. Nous nous sommes allongés cachés derrière les chars, nous nous sommes reposés, calmés, nous nous sommes un peu ennuyés, avons fumé et fait une sieste.

Soudain, une puissante canonnade se fait entendre. Nous sortons, pour voir notre artillerie "ramollir" les positions allemandes. Ensuite, nous obtenons un ordre "*Motory w ruch, naprzód!*" ("Allumez les moteurs, en avant !").

Les tirs réciproques ne s'arrêtent pas – et nous grimpons avec les chars, sous le feu. Les corps lourds des machines grimpent sur la montagne et crachent du feu. Les obus tombent sur les cibles, je vois des Allemands blessés sortir en courant d'un autre bunker, levant la main, en signe de reddition. Beaucoup ont été tués à l'intérieur. Mais il n'y a pas eu de victimes du côté polonais.

La bataille a duré toute une journée. Pourtant, l'un des efforts les plus amers et impitoyables pour surmonter ce point stratégique important. Certains de nos tanks sont renversés, démembrés. Les équipages – déjà plus parmi les vivants. J'entends un bruit sec à la radio : "Recule, vite, cache-toi derrière la colline parmi les rochers !" Nous pouvons à peine regarder en arrière vers l'endroit désigné où les bombardiers allemands lourds apparaissent dans le ciel. Mais ils sont poursuivis par des chasseurs anglais. Nous sommes témoins d'une bataille aérienne. Des avions américains viennent aider les anglais qui bombardent Monte Cassino. Cela s'accompagne d'un massacre horrible.

La soirée s'est devenue silencieuse. Des ambulances et des véhicules médicaux ramassent les blessés. Nous sortons des tanks ; nous voulons respirer un peu d'air frais.

Soudain, j'ai entendu mon nom – et une question : "Parlez-vous allemand" Une jeep m'emmène dans un bunker où logeaient deux officiers polonais, un capitaine anglais, un commis et des soldats. Des prisonniers de guerre allemands sont assis par terre. L'officier polonais m'a expliqué que parce que leur traducteur était parti ailleurs, ils avaient besoin de mon aide. Le premier prisonnier de guerre interrogé était un sergent allemand.

— Etes-vous allé en Pologne ?

— Non !

J'ai regardé ses documents et j'ai trouvé une note dans son livret militaire, disant qu'en 1943, il avait passé ses vacances à Gniezno. Je lui ai montré la note. Il bafouilla et raconta qu'en revenant du front russe, il était à Gniezno pour deux jours.

— Pourquoi avez-vous menti ?

— J'ai oublié.

J'ai cherché plus loin dans ses papiers et photographies. J'ai trouvé une photo d'un ghetto, avec des clôtures en fil de fer barbelé. À l'arrière-plan, vous pouvez voir un Juif sévèrement abimé, émacié, et des enfants à moitié nus regardant à travers la barrière.

— "Qu'est-ce que c'est ?" demandai-je.

— "Un ghetto en Pologne." répondit le sergent

— Où avez-vous pris cette photo ?

— Ce n'est pas la mienne, C'est celle d'un camarade.

Après son mensonge, il essayait de nier sa responsabilité. Et le héros d'hier soir tombe à genoux et se met à crier spasmodiquement : "Je suis innocent, je suis un soldat !"

Je ne sais pas ce qui m'est arrivé alors. J'ai rapidement enlevé mon casque d'acier de ma tête et je l'ai frappé sur la nuque. Il est tombé, couvert de sang – et j'ai crié : "Espèce de Nazi, meurtrier – je suis Juif ! Maintenant, c'est ta fin !"

Le capitaine me serre paternellement. "*Synu, uspokój się*" ("Calme-toi, fils"). Je tombe de désespoir. Longuement, je regarde la photo de mes frères en détresse. Je connaissais

déjà, à cette époque, leur triste destin dans les chambres à gaz et les fours crématoires.

Je cours dehors. Maintenant, c'est le silence, seul l'air porte le parfum de la bataille, des morts et des blessés. Une ambulance s'arrête près de moi. J'entends un gémissement juif de l'intérieur avec des mots : "Oh, mère... mère !"... Je vais vers le soldat blessé, lui parle en yiddish : "Calme-toi, calme-toi".

À voix basse, il me parle de l'équipage de son char qui a péri, ils ont tous été brûlés. Lui seul a été sauvé – pour combien de temps ? Je l'ai consolé que, pour lui, la guerre était finie. La fin d'Hitler est déjà visible, il va maintenant être transporté à l'hôpital, guéri et plus tard les blessures de notre nation devront être pensées.

Il secoue la tête, dit d'une voix calme :

— Toi aussi tu vivras ; tu surmonteras la guerre. Au revoir...